LE THÉATRE

ABONNEMENT ET VENTE :
24, Bd des Capucines. — Téléph. : 242-49

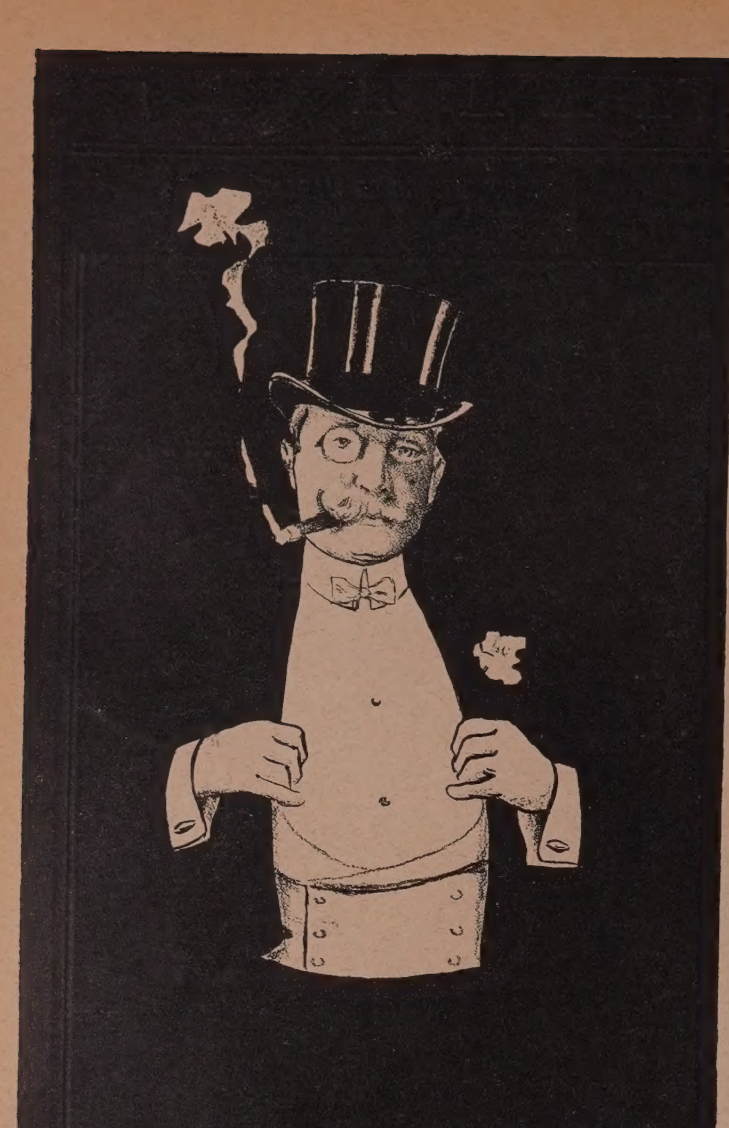
PUBLICITÉ :
C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre. — Teléphone : 142-06

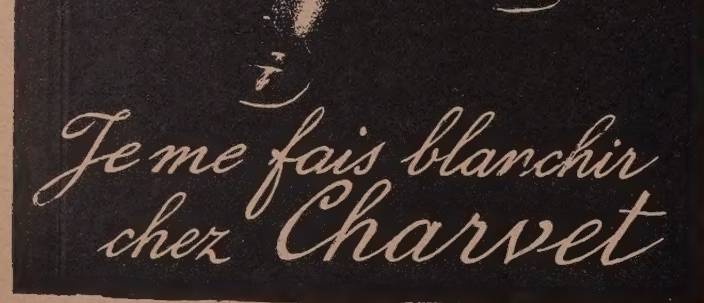
CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr
ÉTRANGER (Union postale) 1 an 52 fr.



Photo Reutlinger.

Mlle MARTHE BRANDÈS, du Théatre de la Renaissance





....Et moi aussi



Photo P. Nadar.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

LA GUEULE DU LOUP

Antoinette. — Mlle B. Cerny

LE THÉATRE

N° 142 Novembre 1904 (II)

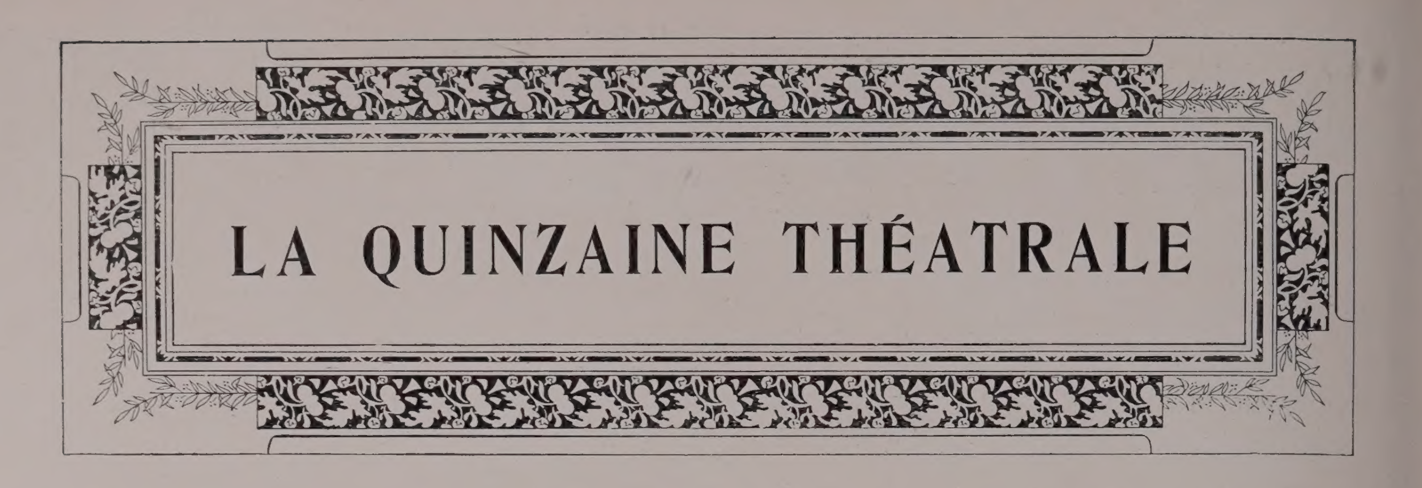


Photo Otto.

Mme BERTHE BADY

DU THÉATRE DU VAUDEVILLE

Rôle de la *Baronne Irène de Rysbergue.* — *MAMAN COLIBRI*



LA QUINZAINE THÉATRALE

Quelques belles « premières », quelques autres moindres, comme toujours, et aussi quelques reprises composent le bilan très chargé de la quinzaine.

Je procède par ordre chronologique : au théâtre des Nouveautés, je constate un succès, avec la très charmante pièce, *la Gueule du Loup*, un vaudeville qui confine à la comédie, ce qui est l'intelligente évolution de ce théâtre, à cheval sur les deux genres. Voici, en quelques lignes, le postulat de *la Gueule du Loup*, sèche analyse qui ne saurait vous traduire le charme de l'exécution. L'architecte Barentin est le mari d'une jolie femme bien près de tromper son mari, car elle met son petit pied sur le rebord du précipice, vivement attaquée par le célibataire Chalindrey, grand chasseur de vertu. Gilberte, c'est le nom de Madame Barentin, succomberait sans l'intervention de son amie Antoinette Planturel, plus expérimentée, qui la bourre de bons conseils, et lui persuade qu'une honnête femme ne doit tromper son mari que si celui-ci l'a trompée lui-même, ce qui est la peine du talion, « dent pour dent, œil pour œil... voir corne pour corne », et Barentin est un modèle de fidélité ! Du moins, on doit le croire. La timide Gilberte, à demi convaincue, est fort embarrassée. Elle a un rendez-vous, ce jour-là, avec Chalindrey, dans sa garçonnière de la rue La Boétie, et vraiment elle ne peut le laisser faire le pied-de-grue, dans les horreurs de l'attente. C'est Antoinette qui ira, à sa place, porter la bonne parole au célibataire impénitent, et entreprendre sa conversion. Ainsi fait-elle. Mais, voyez les surprises du hasard : Chalindrey fut autrefois fort amoureux d'Antoinette, elle-même fort éprise de Chalindrey, simple aventure platonique, d'ailleurs, qui est restée sous la cendre, un peu trop facile à rallumer. Voilà donc Antoinette en pleine « Gueule du Loup », c'est le cas de le dire, et comme elle découvre, à point nommé, que Planturel, son magistrat de mari, la trompe, à dire d'expert, il va de soi qu'elle succombe au réveil du souvenir, et que la « Gueule du Loup » la dévore toute vive. Ce qui fait le salut de l'une, fait la perte de l'autre. Salut bien provisoire, d'ailleurs, car Gilberte, ayant elle aussi découvert que son architecte de mari ne la trompait pas moins que celui d'Antoinette ne trompait sa femme, je crains que la chute ne soit proche et inévitable. Elle est charmante cette pièce, qui ne fut pas faite, assurément, à l'intention des pensionnats de jeunes personnes, et pourra être difficilement représentée dans les couvents, aux distributions de prix, mais qui est de délicate psychologie féminine, développée avec beaucoup de tact, dans ses détails les plus scabreux.

Aux Variétés, l'opérette nouvelle s'est inaugurée avec *Monsieur de La Palisse*, un grand succès qui abat son maximum, tous les soirs. Les aventures du *Monsieur de La Palisse* des Variétés n'ont rien de commun avec celles de l'héroïque maréchal du même nom, qui mourut à Pavie, traîtreusement assassiné après la bataille. Les auteurs ont pris pour héros, le personnage naïf de la chanson populaire du poète La Monnoye, le fils du pâtissier de Dijon, et cette figure leur a inspiré un libretto de fantaisie assez mince, mais où ils ont eu l'habileté d'introduire une intrigue d'amour burlesque dont ils se sont adroitement servis. Puis, mieux encore, ils ont eu, pour interpréter leur « duo », deux comédiens hors de pair, Albert Brasseur, admirable de comique spirituel et imprévu, et Ève Lavallière, la plus exquise comédienne du théâtre de genre. Le succès des deux protagonistes a été aux nues, voire même plus haut si c'est possible. La partition renferme de jolis motifs délicats et bien rythmés, entre autres un duo d'amour, qui est assurément une des plus jolies compositions musicales entendues depuis longtemps.

Passons rapidement sur la nouvelle pièce de l'Athénée, *Chiffon*, une œuvre de débutant. M. René Péter, le fils du célèbre médecin, et Robert Danceny, pseudonyme derrière lequel se cache, paraît-il, une femme du monde. Cette comédie, qui contient quelques détails amusants, quelques figures bien dessinées par un crayon original, a le grand tort de reposer sur un porte-à-faux, comme on dit en architecture, et cette tare d'origine nuit au développement de l'action que, par suite, on a peine à prendre au sérieux. Le malentendu qui fait le fond de l'intrigue est trop facilement accepté. Il est certain que si le marquis d'Estérel qui, rentrant chez lui, a trouvé sa femme en proie aux attaques d'un butor, avait giflé celui-ci comme s'il eût été un simple ministre de la guerre, l'avait jeté dehors comme il convenait, et avait ensuite pris la peine de s'expliquer avec la victime, sa jalousie n'aurait eu aucune raison d'être, puisque rien ne la justifiait. Mais, par suite, il est vrai, les trois actes rentraient dans le tiroir, et c'eût été dommage, car, ainsi que je l'ai dit, ils renferment quelques jolies scènes, et le dialogue ne manque pas d'esprit. C'est égal, quand on construit, il faut le faire sur de bonnes fondations.

Arrivons-en maintenant aux deux gros morceaux de la quinzaine, qui sont *l'Escalade*, la pièce de Maurice Donnay représentée à la Renaissance, et *Maman Colibri*, le drame de Henry Bataille, qui a fait, pour quelques mois, élection de domicile au Vaudeville.

L'Escalade appartient au théâtre scientifico-psychologique, l'action y est accessoire et se subordonne aux discussions psychologiques et physiologiques tenues en un dialogue élégant, spirituel, et de grand charme. C'est le développement graduel d'une passion amoureuse, au cœur d'un savant, qui ne croit pas à l'amour, qu'il considère comme une déformation de l'âme humaine, et qui, volontiers, en eût fait voir le microbe gambadant, en son bouillon de culture. Et l'on éprouve un véritable soulagement alors qu'on voit cet homme qui, de bonne foi, vous a dit : « L'amour n'est qu'un mirage, une maladie cérébrale, dont on peut guérir... », lorsqu'on le voit, lui, l'impeccable, courir les sentiers battus, succomber comme les autres, prendre la file et subir les mêmes phénomènes amoureux que les camarades. Ça n'est pas la faillite de la science, si vous le voulez absolument, mais c'est l'éclatante et réelle victoire de la passion. La donnée de la pièce, son armature, est des plus simples : une jeune veuve qui, à la suite d'une déception matrimoniale, s'est fait le cœur d'airain, Madame Cécile de Gerberoy, a prié son frère, M. de Bois-Dugand, de l'introduire dans le laboratoire de son ami, le savant Guillaume Soindres, façon Pasteur, où elle exercera, en compagnie de son amie Suzanne Motreff, sa curiosité féminine, ainsi que jadis fit Diane de Lys, dans l'atelier du peintre Paul Aubry. Comment, du contact de ces deux êtres refroidis en apparence, naîtra l'amour irrésistible ? Si vous voulez savoir, allez à la Renaissance, où, pendant les trois premiers actes qui sont d'exposition, vous verrez naître et

croître insensiblement ce penchant fatal, nécessaire, qui peu à peu, par des développements de finesse digne de Marivaux, se transformera en passion violente, si violente, que pour se déclarer, le pacifique Guillaume Soindres ira jusqu'à l' « Escalade », — il faut bien justifier le titre — pour pénétrer nuitamment chez celle qu'il aime. Il est vrai qu'après être entré par la fenêtre, il ressortira par la porte, celle qui donne sur le prosaïque mariage, fin normale, bourgeoise et logique de toutes les aventures. Lucien Guitry et Marthe Brandès chantent ce duo d'amour comme des gens rompus à cette musique, dont ils possèdent la virtuosité. J'ai trouvé Mademoiselle Dorziat tout à fait délicate et charmante, dans un rôle à côté, où elle fait preuve de discrétion, ce qui est une des plus belles qualités du théâtre, parce que celle-là, c'est la « nuance » ; et Guy, parfait de tact et de mesure dans le rôle de Bois-Dugand, raisonneur comique de bonne comédie.

Au Vaudeville, où le succès ne fut pas moins grand, nous nous trouvons sur un terrain plus glissant, Ici, c'est le drame dur, osé, ou mieux la tragédie bourgeoise — comme on disait au siècle dernier — douloureuse et puissante, d'un intérêt à la fois pénible et saisissant. La situation est de réalité, l'auteur l'a traitée avec une rare franchise, et, dans certaines parties, au second acte, par exemple, a fait vibrer les cordes d'une poignante émotion. Il n'a hésité devant aucune des conséquences d'un sujet scabreux, qu'il a fouillé d'une main hardie comme fait un chirurgien qui dissèque, et le public, au lieu de se cabrer — son éducation commence à se faire — a suivi les phases de l'opération d'un œil curieux, dominé par la sincère virtuosité de l'opérateur. « Maman Colibri » est le surnom d'une mère jeune encore, parce qu'elle fut mariée à dix-sept ans. Elle n'a donc que trente-neuf ans alors que son fils aîné en a vingt-deux. Cette femme, épouse et mère, très vertueuse en apparence, est de nature fantaisiste, peut-être victime de ce mal étrange de l'hystérie; en tout cas, cette baronne de Rysbergue est amoureuse, très follement amoureuse d'un camarade de son fils Richard, le jeune Georges de Chambry, Georget, comme on l'appelle familièrement dans la maison, un gamin de vingt ans. Richard découvre la triste vérité, et, après avoir gardé pendant plus d'un mois l'affreux secret enfermé dans sa conscience, il fait comprendre à sa mère qu'il sait tout, qu'il n'a pas à la juger, mais qu'il connaît son devoir. Celle-ci le supplie, le conjure : Pourquoi se battrait-il avec Georget? d'ailleurs, Georget ne se défendra pas... et Richard, que cette lueur éclaire, de s'écrier : « Oh, je comprends, ça n'est pas pour moi que vous tremblez, c'est pour lui !! » La scène est belle, d'une puissance réelle, elle étreint l'auditeur. Ne croyez pas, cependant, que l'auteur, psychologue violent, s'arrête pour si peu. Il pousse sa logique implacable jusqu'au bout, et lorsque le mari, le baron de Rysbergue qui a quelque vague soupçon, saisissant sur les visages apeurés de sa femme et de son fils je ne sais quelle émotion, surprenant au passage, je ne sais quelle parole imprudente qui confirme ses doutes, ne croyez pas que l'épouse adultère, la mère coupable, s'effondre pour implorer son pardon, étayée d'un repentir qu'elle n'éprouve pas, non point, c'est la femme amoureuse qui parle, brûlée par cette passion de la dernière heure, qui avoue dans la franchise de sa folie, et se complaît à l'âpre volupté de son aveu, devant son mari et son fils, deux êtres dont la présence devrait figer la parole sur ses lèvres, à tel point, que le mari outragé la chasse de ce foyer qu'elle déshonore, de ce foyer où sa présence est une honte.

C'est au second acte que se développe cette situation qui est le point culminant du drame, et ce second acte est tout à fait remarquable dans son audace d'action brutale et de psychologie sombre, il atténue fatalement l'effet des deux derniers, qui cependant sont aussi très curieux, très logiques, et nous conduisent au dénouement imprévu d'humanité touchante. Après avoir assisté à la crise amoureuse décroissante, aux affres de la liaison agonisante, au lâchage par Georget de la vieille maîtresse devenue le poids mort qu'on traîne d'un geste fatigué, c'est le retour au gîte de la mère prodigue, broyée de douleur, tremblante de honte. Elle vient frapper à la porte de son fils, attirée par un dernier espoir, sous le coup de ce dernier instinct qui n'abandonne pas la plus infâme des créatures. Que fera le fils, marié depuis la fuite de sa mère, père lui-même depuis quelques mois? Que fera-t-il ? Recevra-t-il sa mère, ou bien la repoussera-t-il ? Sa jeune femme est cruelle, elle a fait ses conditions en se mariant. Plus jamais, celle qui a déserté le foyer ne le réintégrera. Elle est intransigeante et sans pitié, malgré les prières de son mari qui ne saurait oublier que celle qui revient, c'est sa mère, toujours et quand même sa mère. Ici se place une scène originale de réalisme vécu, elle est d'ailleurs admirablement jouée par Gautier et Lérand, tous deux excellents. Le fils, face à face avec son père, lui apprend le retour inopiné de l'épouse coupable et lui demande ce qu'il compte faire ? — « Rien ! répond le père, je veux ignorer et j'ignore cette femme à laquelle aucun lien ne me rattache plus... » — et il développe froidement cette thèse du divorce moral, cette théorie de l'indifférence pour celle qui l'a trompé, qui a déshonoré ce foyer où elle n'a plus de place. Puis il ajoute : « Pour toi le cas est différent, ô mon fils, elle est ta mère quand même, tu es libre d'agir comme il te plaira, car le lien n'est pas rompu entre vous! » et froidement, il allume son cigare et s'en va, en philosophe, faire sa partie de bridge au cercle. Et c'est sous la protection de l'enfant qui vient de naître, l'enfant héritier des joies, mais aussi des douleurs et des misères de la vie, que la coupable rentrera, non plus comme mère, mais comme « grand'mère », pénétrant humble et humiliée à ce foyer de la famille, comme par une porte dérobée.

A la Gaîté, où l'opérette fait l' « intérim » en attendant la pièce toujours annoncée d'Edmond Rostand, on a repris *la Cigale et la Fourmi*, une des meilleures partitions d'Audran, écrite sur un livret qui n'est que l'assez médiocre paraphrase de la fable de La Fontaine. La reprise a eu bonne fortune, grâce à Madame Simon-Girard, la cigale, qui a trouvé là un rôle qui lui va comme un gant taillé sur mesure. Et Mademoiselle Jeanne Leclerc, transfuge de l'Opéra-Comique, d'où elle a apporté très intacte sa jolie voix fraîche aux notes limpides. La mise en scène qui nous transporte dans la vieille Flandre est soignée et amusante au regard, on s'y est inspiré de Bruges-la-Morte.

A la Porte-Saint-Martin, on a repris le *Napoléon* de Martin-Laya, que Rochard avait représenté en 1893. C'est une lanterne magique de l'épopée impériale, qui commence au lieutenant d'artillerie pour finir à Sainte-Hélène. Les verres sont à ressort, les personnagess s'agitent, remuent et parlent : Napoléon — Duquesne est tout à fait intéressant dans ce rôle, où il eût put être si aisément ridicule.

Nous avons dit quelques mots, dans notre dernière chronique, du roman de Michel Corday, *les Frères Jolidan*, nous y revenons aujourd'hui pour le signaler aux amateurs. Il y a dans ce roman, entre autres, un chapitre qui est comme la monographie d'une répétition générale, celui-là très vrai, très suggestif, et, comme l'on dit, pris en « pleine pâte », c'est amusant pour ceux qui ne « savent » pas, intéressant, comme un petit tableau de maître, pour ceux qui savent. — Voici maintenant un autre ouvrage documentaire dont la place est indiquée dans les bibliothèques de ceux qui s'occupent d'études théâtrales, ou que touche l'histoire du théâtre. Cela s'appelle *les Théâtres Libertins au* XVIII[e] *siècle*. Les auteurs de ce livre, MM. H. d'Alméras et Paul d'Estrées, y ont résumé l'histoire des « théâtres de société » pendant le siècle de coquetterie. Un chapitre intéressant est celui qui traite du « théâtre libertin » à la Cour et qui, de la Pompadour à la Du Barry, nous fait assister aux représentations des « Petits Cabinets », ou des « Petits Appartements ». Les acteurs et actrices y étaient de première noblesse. On peut citer parmi eux le maréchal de Saxe, les ducs d'Orléans, de Nivernais, de Duras, de Coigny, le comte de Maillebois, le chevalier de Clermont, la duchesse de Brancas, la comtesse d'Estrades, tandis qu'à Choisy, la Du Barry, en compagnie de Mesdames de Mirepoix et de Montmorency, se faisait représenter en intimité *la Vérité dans le Vin*. A lire, également, l'épisode du traitant La Popelinière — qui donna son nom à l'étoffe qu'on appelle « popeline » — faisant représenter ses œuvres sur son théâtre de Passy, et aussi les anecdotes sur la Guimard, reine d'Opéra, donnant, devant un public de grands seigneurs, spectacle de « danses érotiques ».

FÉLIX DUQUESNEL.



Photo Reutlinger.
Mlle MARTHE BRANDÈS, du Théâtre de la Renaissance

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'Escalade

Comédie en quatre actes et cinq tableaux de M. MAURICE DONNAY

La nouvelle pièce de Maurice Donnay, dont Mademoiselle Marthe Brandès et Lucien Guitry sont les principaux protagonistes, est une comédie psychologique. J'entends par là que, sous une grâce légère, sous les agréments d'un esprit étincelant, *l'Escalade* entr'ouvre des profondeurs singulières et prolonge la gaieté, l'émotion, le trouble, le plaisir, en des méditations suggestives à propos de l'amour, de la passion, en un mot, de la vie. Aussi cette œuvre plaira-t-elle d'abord aux plus distingués parmi les admirateurs de Maurice Donnay. Dans la clientèle de chaque artiste, il est des fidèles de différentes catégories et de culture inégale : c'est l'élite qui s'affirme à soi-même sa supériorité et se classe, pour ainsi dire, dans une aristocratie intellectuelle en accordant ses suffrages à une étude subtile qui continue d'obséder l'esprit du spectateur, sorti de sa loge ou de son fauteuil, et se retrouvant seul au sortir du théâtre, en face du problème dont le dramaturge l'a saisi.

On rencontre rarement un tel souci chez les maîtres de la scène contemporaine. Alexandre Dumas fils considérait une représentation comme une lutte engagée entre le public et l'auteur et où celui-ci pouvait se tenir pour victorieux s'il avait, durant trois heures d'horloge, imposé sa maîtrise à des invités momentanément conquis. Ce système implique toujours un peu de supercherie ; il est, en somme, assez modeste. Un véritable artiste peut employer les ressources de son art à une tâche plus ambitieuse. Et c'est pour cela que Maurice Donnay ne se borne pas à nous séduire infiniment, mais nous plaît encore par sa belle bravoure devant l'idée, sa belle et ardente franchise qui ne recule jamais devant une audace et parmi des rires et des larmes, touche le fond de l'humanité.



Photo Numa Blanc fils (Monte-Carlo).
Mlle JULIETTE DARCOURT

Le problème posé par *l'Escalade* est éternel : c'est le conflit du sentiment et de la raison. De tout temps, les sages ont entrepris de resserrer les forces déchaînées de la nature en des lois strictes, d'imposer à celle-ci des règles positives qui assignent aux révolutions du cœur des causes que le jugement ne réprouve point. Tâche périlleuse et ingrate ! « L'amour est enfant de Bohême », chante à l'Opéra-Comique une demoiselle qui fait ainsi de la psychologie, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Mais la sagesse des philosophes modernes se

complique de prétentions autrement graves : ils étendent Éros sur les tables des laboratoires et, à côté des flèches du petit dieu désarmé, on aperçoit déjà des cornues et des alambics, tels des appareils de docteurs Faust, qui seraient physiologistes.

Ainsi, le problème éternel choisi par M. Maurice Donnay prend un air d'actualité. Les universités modernes possèdent toutes des amphithéâtres de physiologie psychologique où l'on mesure les mouvements de l'âme, où l'on précise les conditions inéluctables dans lesquelles la passion nait, grandit, se développe et meurt. Il y a là des fiches sur les « maladies » de la fantaisie, du béguin, de la coquetterie, de l'amour-goût et de « l'amour-passion », comme écrivait Stendhal, psychologue lui-même un peu dogmatique qui, à l'orgueil de formuler des préceptes, ajouta une spontanéité où apparaissait l'innocence incurable du vieil étudiant.

C'est justement dans un de ces laboratoires que commence *l'Escapade*. M. Guillaume Soindres est professeur à la Sorbonne. Il a publié un livre qui fit grand tapage : *Prophylaxie et thérapeutique des passions*, c'est-à-dire, en langage courant, une étude sur la façon de prévenir et sur celle de soigner ces révolutions singulières de l'âme, qui sont le tourment et la joie du monde. Il n'a pas encore découvert le bacille de l'amour, mais il est sur sa piste. Bref, un homme fort qui vit enfermé dans sa bibliothèque, entre les livres et les portraits de philosophes favoris, sans jamais entreprendre, comme disait Renan, des « promenades à travers les réalités ».



Photo P. Nadar. Mlle MARGUERITE CARON du Théâtre de la Renaissance

Cependant, sa réputation naissante, et aussi la nature de ses travaux, ont fait converger vers lui les curiosités profanes. Il est arrivé à cette période de la gloire où les snobs apportent la suprême et gênante consécration de la mode. On parle de lui dans les salons autant que dans les sociétés savantes. Et justement deux personnes de la meilleure société, Madame Cécile de Gerberoy et son amie Mademoiselle Suzanne Motreff, ont voulu visiter la retraite studieuse où Guillaume Soindres analyse avec une conscience inflexible et tranquille les diathèses sentimentales dont elles ont coutume d'observer autour d'elles, sans aucune préoccupation philosophique, les jolis ou terribles ravages.

Madame de Gerberoy a un frère, M. de Bois-Dugand, qui est un peu l'ami et un peu le disciple de Guillaume : c'est sous les auspices de ce savant amateur qu'elle arrive un jour au laboratoire du professeur. Le contact est piquant : Maurice Donnay l'a exposé en une scène exquise, avec un esprit, une finesse et une mesure incomparables. Un petit fait, d'une portée significative dans sa drôlerie : Guillaume Soindres montre aux élégantes visiteuses des photographies faites selon la manière, exempte de fadaise, du service anthropométrique : « Comme voilà bien une tête de criminel », s'exclament ensemble Madame de Gerberoy et Suzanne Motreff, en contemplant l'épreuve non retouchée... — « C'est mon portrait », conclut Guillaume. Et l'expérience est d'autant plus suggestive que, peu de minutes auparavant, en une scène ravissante, la même remarque fut formulée, presque dans les mêmes termes, par deux trottins de modistes qui fournissent au psycho-physiologiste les *anima vilis* dans lesquelles celui-ci analyse l'évolution du béguin.

Cet acte d'exposition, que les conditions extraordinaires du cadre et des personnages rendaient très difficile à traiter, est enlevé avec une charmante maitrise, avec cet art pénétrant et sûr qui est le privilège, ou plutôt le sortilège de M. Maurice Donnay. Il se produit, en effet, un phénomène qui est imprévu, au moins pour des physio-psychologues, que Guillaume Soindres, amené par hasard à s'entretenir avec deux femmes : une coquette aux propos futiles, et une demoiselle intelligente et sérieuse qui sait attarder sa méditation sur les choses, est porté d'abord, par un instinct impérieux et plus fort que la suggestion des doctrines, vers la personne frivole.

Est-ce la faillite de la science ? C'est au moins celle du savant. Au second acte, en effet, nous rencontrons Guillaume Soindres dans le salon de Cécile de Gerberoy; il est habillé avec une élégance inquiétante. Ses cravates sont un acte d'accusation; le chemisier visiblement triomphe déjà du Sorbonnard. Et les propos du savant nous indiquent tout de suite que l'auteur de *Prophylaxie et thérapeutique* se trouve à peu près, vis-à-vis de l'amour, dans la situation du plus simple d'entre nous, à l'égard du « dieu malin ».

M. Maurice Donnay reste toujours le poète de l'amour. Il appartenait au délicieux auteur d'*Amants*, de *la Douloureuse*, de *l'Affranchie* et de *l'Autre Danger*, de défendre celui-ci contre les tentatives des sacrilèges qui entreprennent de violer son système sacré. Un poète païen de la volupté, Ovide, fut, dit-on, exilé par Auguste pour avoir surpris le secret des dames impériales. Guillaume Soindres, pour avoir voulu disséquer Éros, connut un autre genre de tourment : il devint amoureux. Et cela nous semble d'une haute et savoureuse ironie qu'il le soit précisément à la façon du premier mondain venu, et que, dès la minute où il est engagé dans l'action, si j'ose dire, l'auteur de *Prophylaxie et thérapeutique* oublie les règles de sa science comme l'escrimeur, sur le terrain, néglige les conseils de la salle d'armes.

J'ai écrit que *l'Escalade* est une comédie psychologique ; elle l'est avec une âpreté exquise. L'auteur dissimule sous les fleurs éclatantes et délicieuses, l'observation la plus aiguë du cœur humain. Dès le second acte, dans le salon de Cécile de Gerberoy, nous avons vu le professeur inquiet, irrité, jaloux et sombre comme le serait l'adolescent le plus étranger aux bibliothèques. Et le duo, entre la coquette et le savant — une merveille! — est interrompu par la visite d'un « homme du monde », M. de Galbrun, dont les propos font valoir la scène par le plus amusant et le plus pittoresque des contrastes. Alors, toujours comme le premier venu, Guillaume Soindres devient ombrageux; il boude. Sa mauvaise humeur est si visible, qu'elle devient presque compromettante, et que le clubman avale, en se brûlant, sa tasse de thé et s'esquive, convaincu d'être un indiscret.



Photo Reutlinger. Mlle GABRIELLE DORZIAT
du Théâtre de la Renaissance

Lorsqu'il est parti, éclate entre Guillaume et Cécile une scène très vraie où il lui reproche sa frivolité, tandis qu'elle lui fait grief de sa mauvaise éducation. Et Soindres prend congé en disant à Cécile adieu — et non au revoir.

Il s'est juré à lui-même de ne plus se retrouver en présence de Madame de Gerberoy. Néanmoins, à l'acte suivant, il est installé chez M. de Bois-Dugand, au bord de la mer. Guillaume évite Cécile, et se promène volontiers en compagnie de Mademoiselle Suzanne Motreff — vous savez : la jeune fille sage, instruite, posée, que la raison et même la science désignaient à sa prédilection et que cependant, son instinct, plus fort que son jugement, trouva moins troublante que sa belle amie. En somme, Soindres essaie surtout de se donner le change à lui-même. Une rencontre fortuite avec Madame de Gerberoy ne tarde pas à mettre de nouveau son intelligence et son orgueil en déroute. Le premier mot de Cécile le rejette en pleine passion. Il suffit à celle-ci, pour provoquer ce résultat, de recourir à une ruse que les femmes, les plus ignorantes de prophylaxie et de thérapeutique, trouvent naturellement dans leur imagination : elle annonce l'arrivée prochaine de M. de Galbrun. La scène est ardente et pathétique : un orage l'interrompt, qui force la dame à rentrer.

Il est tard, Cécile est installée dans son cabinet de toilette clair, en peignoir blanc. Tout à coup, par la fenête ouverte, un homme entre : c'est Guillaume. Le professeur à la Faculté des sciences, dans la détresse qui le fait rentrer modestement dans la faible famille humaine, a trouvé, dans son hérédité ancestrale, le geste de Roméo montant, par une échelle de soie, au balcon de Juliette.

« Quinze ans, ô Roméo... », chante le poète... Soindres a plus de quinze ans, les tempes blanchissent un peu, il est réfléchi et prudent ; son intelligence est avertie par la méditation sur les puérilités des hommes en général, et des amoureux en particulier. Et c'est tout ce qu'il imagine ! L'échelle de soie, il est vrai, est remplacée par une échelle de jardinier, plus conforme à sa dignité et à son emboinpoint ; si la folie ne le privait point, provisoirement, de ses facultés coutumières d'observation, il apercevrait peut-être, parmi les bibelots de luxe et les jolis objets de toilette répandus sur les tables de ce réduit intime, un des volumes dont il vanta la discipline à la séduisante Cécile. Mais il oublie tout. Il est Roméo lui-même, aussi peu livresque que l'adolescent de Shakespeare...

Que cette scène est merveilleuse de passion débordante, d'ironie contenue, de grâce et d'emportement ! Dans le théâtre si riche en beautés de M. Maurice Donnay, c'est sans doute une des plus belles. Cécile qui, elle aussi n'a plus quinze ans, est d'abord exaltée, puis inquiète ; elle récrimine, puis elle s'attendrit, elle pleure, et l'émotion de Soindres enfin emporte les fragiles barrières devant lesquelles les artifices de l'esprit avaient été impuissants. Or, voici que le jour naissant blanchit les vitres... Et ici M. Maurice Donnay a une de ces trouvailles qui restent la marque de son talent : inconsciemment les deux amoureux trouvent, au moment de se séparer, les mêmes paroles que les *Amants de Vérone :*

« Il est quatre heures, dit-elle...

— Non, ce n'est pas le jour », répond le docteur Roméo...

Il se résigne à partir, toutefois. Mais l'échelle de jardinier fut enlevée pendant le dialogue. Et Juliette est compromise ; c'est par la porte que, prosaïquement, le fiancé est contraint de sortir. Pauvre positiviste !



Photo Reutlinger. Mlle MARTHE RYTER
du Théâtre de la Renaissance


Photo Henri Manuel.

Mlle LUCIE MARKA
du Théâtre de la Renaissance

La petite Motreff, qui couche dans la chambre voisine, a tout vu. C'est au quatrième acte, une scène touchante où Suzanne et Cécile, dans une explication d'une belle franchise et d'une tendresse douloureuse, se révèlent, chacune, leur propre cœur à soi-même. Après quoi, M. de Bois-Dugand clôt l'idylle en mettant l'une dans l'autre les mains de Guillaume Soindres et celles de sa sœur.

Les choses ne s'arrangent point, comme bien on pense, sans quelques péripéties : une escalade passe difficilement inaperçue dans un château habité bourgeoisement, même si elle est tentée par un docteur en Sorbonne. La fantaisie verveuse de M. Maurice Donnay s'est dépensée avec abondance à résoudre ces menues complications; ce dernier acte est un des plus piquants de son répertoire. Il y a surtout un interrogatoire de M. de Bois-Dugand fils, jeune collégien en qui s'éveillent les curiosités de Chérubin, par M. de Bois-Dugand père, qui est d'une drôlerie dans la logique, tout à fait irrésistible. A qui, en effet, attribuerait-on la tentative de l'échelle, sinon à Chérubin, surtout quand Chérubin habite près de Trouville, possède un teuf-teuf, et a acquis dans la fréquentation de cette plage demi-mondaine des éclaircissements dont était privé le page de la comtesse Almaviva? Il se trouve précisément que, parmi les invités de ses parents, une générale, un peu mûre, se distingue par la liberté de ses propos. La logique, le bon sens et la tradition exigeaient que l'échelle reliât le jouvenceau à la générale... Aussi, M. de Bois-Dugand embrasse-t-il son fils avec effusion, quand il acquiert la certitude que celui-ci fut remarqué, en dehors de chez lui, par une demoiselle dont la maison est d'un abord moins compliqué.

Mademoiselle Marthe Brandès a rencontré dans *l'Escalade* une des plus belles créations de sa carrière. Son beau tempérament d'artiste qui, peut-être, eût pesé lourdement sur une Célimène, emplit merveilleusement la psychologie d'une coquette à fond de passion, de « cette passionnée qui s'ignore » et qui est, selon l'expression admirable de l'auteur, une coquette « par prudence ». Elle a obtenu un succès égal à celui de Lucien Guitry — et c'est tout dire : car on sait que ce grand artiste, le seul artiste de nos théâtres qui ne soit pas un acteur, a depuis longtemps atteint les limites de la perfection, où il se maintient avec une maîtrise aisée. Il a paru tout de même que cette fois, le célèbre interprète de M. Maurice Donnay aura enrichi son rare et sobre talent d'une note nouvelle à laquelle il ne nous a pas habitués : car il sort de lui-même, il se livre avec une fougue que M. Darlay ou M. Bergeret retenaient encore avec une sorte de pudeur...


Photo Miguet.

Mme JANE MERMIEUX
du Théâtre de la Renaissance


Photo Reutlinger.

Mlle JANE HELLER
du Théâtre de la Renaissance

M. Guy, savant amateur, donne à M. de Bois-Dugand en son excentricité fine et pittoresque, son comique savoureux. Et M. Coquet, en M. de Galbrun, a dessiné une silhouette bien amusante de clubman. Mademoiselle Gabrielle Dorziat, qui est en train de devenir une des meilleures comédiennes de Paris, prête une mélancolie nuancée de bonté et d'esprit à la sage Mademoiselle Motreff. Enfin, MM. Noizeux, Arquillière, Lorcey et Candol; Mesdames Darcourt, Marguerite Caron, Ryter, Jane Heller et Marka, interprètent des personnages de second plan avec une excellente sûreté. C'est une des originalités heureuses du théâtre de la Renaissance, que les moindres rôles, comme les plus petits détails de mise en scène, y révèlent le même accord harmonieux du directeur, des interprètes et de l'auteur. Et c'est pourquoi, après avoir applaudi, en M. Guitry, le premier artiste de l'époque, on éprouve un plaisir reconnaissant à saluer en lui son plus habile metteur en scène.

FRANCIS CHEVASSU.

M. HENRY BATAILLE



L y a des écrivains qui vivent et produisent comme en dehors de leur Ville et de leur Temps; des *écrivains libres*, des écrivains uniquement, exclusivement préoccupés de leur profit, de leur travail ou de leur art; réfugiés en leurs dons, et dédaigneux, ou incapables, semble-t-il, de participer à la petite vie frissonnante d'une époque... Il en est d'autres qui paraissent désignés, au contraire, pour résumer en leurs écrits, une ville, un boulevard, une heure; et, que cette fortune qui leur échut de « coller » étroitement, si j'ose dire, avec leur temps, voue à une immortalité probable, quoiqu'ils y aient infiniment moins de droits que leurs autres confrères plus hautement ou plus librement doués.

Je ne veux nommer personne, mais je suis convaincu que, lorsqu'il s'agira un jour d'évoquer le Paris que nous traversons, les petites âmes que nous effleurons, les grandes ou légères injustices que nous subissons de la vie ou des hommes, l'on devra s'en rapporter à tel de nos gentils maîtres du rire, bien plus qu'à tel de nos grands artistes de la pensée !

Mais parfois, l'un de ces artistes, plus doué, plus fortuné que ses prédécesseurs, répond aux deux conditions requises. Et tout en gardant une saveur puissante d'originalité ou d'indépendance, n'en dégage pas moins dans son œuvre comme le parfum précieux de la *contemporanéité*... Le prestige d'un tel homme peut se concevoir...

Son cerveau occupé à tisser tant de mystérieuses trames, ses yeux fermés en apparence, sa pensée travaillant fiévreusement retournée sur elle-même, l'isole, croit-on, du monde qui bruit à ses côtés... Du plus profond de son cabinet de travail, comment pourrait-il connaître les clameurs de la rue ?.., se mettre à la fenêtre... et tellement égoïste (égoïste par nécessité, par devoir et par grâce), fraterniser avec ses uniformes et tumultueux semblables ? Et pourtant voici que son œuvre se crée, qu'elle se répand, resplendit, et surtout étonne... car si elle est *de lui*, elle est cependant *pour les autres*... Le rêve de ce poète lui a tout appris de la réalité !

On devine que ce préambule s'applique merveilleusement à Henry Bataille. Il est de ces élus, de ces poètes-transmetteurs... L'œuvre tout entière de cet étonnant littérateur dégage en effet l'originalité la plus immédiatement apparente, en même temps qu'elle se rattache par des liens en vérité assez ténus à notre vie quotidienne, à notre boulevard, à nos petites mœurs courantes, dont quelques autres ont su faire leur spécialité...

L'étrange, c'est que cet artiste ait pu devenir un homme de théâtre et qu'il ait réussi avec une telle autorité! Ah! que l'on eût surpris beaucoup d'entre nous, en leur prédisant, au lendemain de *la Lépreuse* et de *Ton Sang*, soirées exceptionnelles, uniques, croyait-on, non seulement pour le théâtre de *l'Œuvre*, mais encore pour l'auteur lui-même, qu'on les eût surpris en leur révélant l'avenir de ce poète, qui ferait un jour recette sur le boulevard...

Et cependant, *la Lépreuse* et *Ton Sang* renfermaient les mêmes ressources que *Maman Colibri* ou *Résurrection*... Beautés, sensibilités identiques! identiques maladresses audacieuses! timidités identiques et comme souhaitées!... Seulement, on ne savait pas, on ne savait pas encore qu'il suffisait à un écrivain de développer en liberté sa personnalité neuve, courages et défaillances compris, et sous une forme à peu près scénique, pour intéresser et gagner le public... On en était encore à la pièce prudente, à la pièce *bien faite* dont les plus brillants d'entre nous s'obstinent encore aujourd'hui à conserver la recette... afin de gagner les sourires de l'autre recette qui, elle, semble depuis quelques années vouloir exclusivement favoriser les artistes à l'exclusion des fabricants... Et le public, cela est désormais prouvé, se rue vers ce qui le charme, le secoue ou l'émeut, en dehors de toute école, règle ou formule !

Donc, c'était en 1894 que nous écoutions *la Lépreuse* et, quelques mots plus tard, *Ton Sang*...

La Lépreuse, terrible et plaintive légende bretonne. *Ton Sang*, tragédie bourgeoise. Dans les deux pièces, l'auteur piétinant tous les poncifs, faisait surgir d'un seul coup des sujets nouveaux, des personnages nouveaux, des idées nouvelles, et un dialogue sans précédent. Songez, en effet, que, dans les deux pièces, il s'agissait de tares physiques... Une lépreuse... Un neurasthénique... La transfusion du sang... Et les deux drames si tragiquement logiques, mais aussi tellement onduleux et tendres, développaient une pensée générale; et la confiaient à des personnages vivant des vies si intenses, si lentes et si minutieuses !... qui s'écoutaient sauter le cœur, battre les tempes... et parfois s'arrêtaient de vivre... ; qui balbutiaient de graves songeries, et respiraient de troublantes et sensibles atmosphères ; qui semblaient se moquer de tout mouvement conventionnel, de toute précipitation dramatique; et cependant nous maintenaient, nous qui haletions de leur halètement, dans une attention fiévreuse... dans un attrait d'écouter, de s'intéresser, de comprendre, qui ne faiblissait pas un seul instant...

Trois ans plus tard, Henry Bataille faisait représenter *l'Enchantement*, puis *Résurrection*, par quoi il s'unissait à Tolstoï ; puis *le Masque*, et enfin cette *Maman Colibri* qui triomphe au Vaudeville. La conquête du boulevard était accomplie!... Dans *l'Enchantement*, un coin de hall, un lunch de mariage, des papotages, une vie de château, semés négligemment au cours du drame subtil et passionné... Dans *le Masque*, un intérieur de théâtre avec petites femmes, comédiens et régisseurs... Dans *Maman Colibri*, des gens du monde, des gigolos et des financiers, voilà tout ce que Henry Bataille daignait concéder aux exigences des directeurs, aux habitudes de la foule, à son propre amusement... Ces tableautins de petites mœurs jetés çà et là, à la hâte (vus sans beaucoup d'exactitude malicieuse...). Cet alibi de son grand art, présenté, afin que l'on ne s'effarouchât pas trop de tant d'idées hardies, de tant de poésie, de tant de cruauté généreuse, qui devaient surgir par la suite; il allait, il poursuivait sa route. Et les magnifiques drames des cœurs et de la chair, il s'en jouait ensuite, assuré qu'il était de notre bienveillance, par cette petite pâture jetée aux plus médiocres esprits coutumiers. De Henry Bataille, Catulle Mendès a dit : « qu'il faisait tenir de l'infini dans un boudoir... » Beaucoup se contenteraient de ces boudoirs-là, même sans l'infini; et à cause des rares et curieux bibelots d'étagère qu'ils contiennent. Je veux dire qu'il est extrêmement rare de trouver alliés à un peu de génie, tant de dons subtils, prestes et inquiétants...

Inquiétant !... Voilà peut-être le qualificatif qui convient le mieux à Henry Bataille. Cet inquiet nous inquiète. Et chez lui, encore qu'il se montre le plus galant homme du monde, ne nous laisse jamais jouir entièrement de son hospitalité... Car ici..., dans ce joli et large salon dont les trois fenêtres découvrent l'avenue du Bois-de-Boulogne... là... tandis qu'on sonne sans cesse à la porte du vestibule; et que, tout comme dans l'une de ses comédies, chuchotent des voix mystérieuses, un homme jeune ou vieux, bienveillant ou sagace, ou simplement ennuyé peut-être; et *ailleurs*, nous regarde, nous interroge avec une minutie soucieuse et, je crois bien, railleuse, et trop désintéressée, sur nos plaisirs, nos travaux, nos soucis. Et c'est implacablement qu'il nous jette en nous-même, comme pour nous éloigner de lui !... De lui qui rit, plaisante avec nous et nous encourage... (ah! quels encouragements!) de la façon la plus parisienne; de lui qui... ça, il ne peut le dissimuler, vient de crayonner vingt portraits durables, cinquante vers précieux, ou une grande songerie dramatique !... Si bien qu'on a envie de lui rappeler tout cela pour notre franchise réciproque; de le ramener à son talent, à sa vraie nature, mieux : à ses vraies natures éparses au cours de ses écrits. Tandis qu'il sourit mystérieux, à une troisième personne qui n'est point là...

EDMOND SÉE.



M. POREL, DIRECTEUR DU THÉATRE DU VAUDEVILLE

Dessin de M. Henry Bataille



Photo P. Boyer. RICHARD DE RYSBERGUE (M. Louis Gauthier) — ACTE Ier — Vte GEORGES DE CHAMBRY (M. André Brulé) — Bne I. DE RYSBERGUE (Mme B. Bady) — *Décor de M. Amable.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Maman Colibri

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, DE M. HENRY BATAILLE

M. HENRY BATAILLE n'était guère connu que des lettrés. Il avait publié, depuis 1887, des vers exquis, d'une mélancolie attachante et qui ont été réunis sous ce titre : *Le Beau Voyage*. Quelques invités avaient été admis à entendre ce conte douloureux, *la Lépreuse*, et cette tragédie moderne, *Ton Sang*. L'Odéon avait représenté *l'Enchantement* et les spectateurs n'avaient pas été insensibles à l'émotion de cette pièce dangereuse et à son ironie. Car ce rêveur subtil est aussi un observateur pénétrant, presque cruel. Il suffirait, pour s'en convaincre, de feuilleter l'album intitulé *Têtes et Pensées*, dans lequel il étudie quelques-uns de ses contemporains. Mais M. Henry Bataille ne nous avait pas encore donné l'œuvre vraiment humaine qui puisse séduire la foule tout en plaisant aux plus délicats : il a atteint ce double but en écrivant *Maman Colibri*, la comédie qui vient de triompher au Vaudeville.

Ces quatre actes sont poignants. La situation qu'ils traitent est déchirante, presque atroce. Elle ne nous fait pas verser des larmes : elle nous étreint, elle nous donne une horrible angoisse. Nous ressentons une semblable émotion en entendant des tragédies antiques comme *Œdipe-Roi* ou certains drames de Shakespeare, tel *Hamlet*. M. Henry Bataille est violemment attiré par les monstruosités de l'amour. Dans *la Lépreuse*, Ervoanik ne peut s'écarter d'Aliette bien qu'il sache le mal incurable qu'elle lui donnera, qu'elle lui a donné. Marthe, l'héroïne de *Ton Sang*, devient la femme de Daniel bien qu'elle ait été la maîtresse de son frère. Jeannine, qui n'a que seize ans et qui créa autour d'elle *l'Enchantement* de la passion, adore le mari de sa sœur Isabelle. Frissonnant de souffrances qui en font un objet de dégoût et de répulsion, Ervoanik sera enfermé jusqu'à sa mort dans une léproserie. Daniel, affolé par la honte et la colère, se tuera en apprenant le passé de Marthe. Rougissant de sentiments qu'elle ose à peine s'avouer, Jeannine tentera de disparaître et elle disputera ensuite à sa sœur, âprement, l'homme à qui elle veut appartenir.



Ph. Bert. — LOUIS SOUBRIAN (M. Baron fils) — COLETTE VILLEDIEU (Mlle Paule Andral) — LIGNIÈRES (M. Roger Monteaux) — Bne L. DE RYSBERGUE (Mme B. Bady) — Mme CHADEAUX (Mlle Netza) — Mlle DE SAINT-PUY (Mme H. Andral) — MADELEINE CHADEAUX (Mlle de Bray) — RICHARD DE RYSBERGUE (M. Louis Gauthier) — Décor de M. Amable

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI.* — ACTE Ier

Tous ces êtres se débattent en vain contre des séductions qui les mènent à l'ignominie. Ils succombent. Les uns se délivrent par le suicide; les autres semblent oublier et s'abandonnent à la banalité de la vie. Mais, jusqu'à la fin de leur existence, leurs cœurs resteront déchirés, leurs cerveaux seront vides, leur chair souffrira. Ils vivront loin du pays qu'ils aimaient et ils ne reverront plus la lumière qui leur fut douce. Leur destinée est semblable à celle de l'infortuné roi de Thèbes que la fatalité unit à



Photo P. Boyer. — PAULOT DE RYSBERGUE (M. Grésy) — LOUIS SOUBRIAN (M. Baron fils) — Bne I. DE RYSBERGUE (Mme B. Bady) — RICHARD DE RYSBERGUE (M. L. Gauthier) — LIGNIÈRES (M. Roger Monteaux) — Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI.* — ACTE Ier

sa mère et qui se creva les yeux et attendit la mort loin de sa ville chérie.

* * *

La nouvelle héroïne de M. Henry Bataille ne va pas jusqu'à l'inceste. La baronne de Rysbergue est la femme d'un financier riche, mais honnête. Elle n'a jamais aimé follement son mari qui est plus âgé qu'elle et qui a dû la négliger pour se donner tout entier à ses grandes opérations. Mais elle a adoré ses deux fils. L'aîné, Richard, a vingt-deux ans et seconde son père; le cadet, Paulot, a seize ans et prépare son baccalauréat. La baronne de Rysbergue est fière de ses enfants. Elle ne cherche pas à leur inspirer du respect, mais une joyeuse confiance. Elle est presque leur camarade. Elle n'a pas encore quarante ans et paraît très

jeune. Elle est si frivole, si légère que Richard et Paulot l'appellent *Maman Colibri*. Les jeunes hommes se plaisent en sa société. Elle s'attarde volontiers au fumoir, allume une cigarette, joue une valse au piano, chante, rit. Elle est troublante comme son parfum dont toute sa demeure est imprégnée. Elle est désirable. Mais tout le monde la respecte. On sait qu'elle est scrupuleusement fidèle à son mari.

Pourtant, en ces derniers mois, elle a oublié toute une existence de vertu. Elle s'est donnée à un adolescent, à un ami de Richard et de Paulot. Comment a-t-elle pu commettre cette folie?



Photo P. Boyer. RICHARD DE RYSBERGUE (M. Louis Gauthier) PAULOT DE RYSBERGUE (M. Grésy) Vte GEORGET DE CHAMBRY (M. André Brulé) Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI*. — ACTE II

Elle ne sait pas. Elle aime Georges de Chambry pour sa jeunesse, pour sa jolie figure. Elle sent pour lui une tendresse presque maternelle et, dès qu'elle l'aperçoit, elle frissonne. Elle a honte de son émoi et elle en est heureuse. Elle prévoit tous les malheurs que l'avenir lui réserve. Elle sera vieille quand Georges — *Georget* — sera un homme. Elle examine son visage dans le miroir; elle en surveille anxieusement les rides. Sans doute, elle eut grand tort de ne point se défendre contre cet enfant. Elle se console d'un mot : « C'est une erreur de saison! » Elle sait qu'elle est belle, qu'elle aime, qu'elle est aimée. Qu'importe le reste? Elle

ne pense même pas que son mari la puisse soupçonner : il est toujours en voyage. Elle ne se défie pas de ses fils. Pourtant Richard, rentrant à l'improviste, a surpris Georges qui se penchait sur la nuque de sa mère. A son tour, il s'est approché furtivement; il baise les épaules de l'amante qui murmure doucement : « Chéri ! » Mais elle tremble aussitôt en entendant la voix



Photo Boyer — RICHARD DE RYSBERGUE (M. Louis Gauthier) — BARON DE RYSBERGUE (M. Lérand) — BARONNE DE RYSBERGUE (Mme Berthe Bady) — Décor de M. Amable

VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI*. — ACTE II

de Richard qui, simplement, conclut : « Bonsoir, maman. »

Maman Colibri a vite oublié ce soir d'effroi. Richard n'a fait aucune allusion à cet incident. Mais il observe Georges et sa mère. Il ne peut plus douter de leur liaison. Toute la famille passe l'été aux environs de Trouville. Chaque jour Georges vient à la villa ou bien Maman Colibri va le rejoindre. Richard, qui est un excellent escrimeur, est décidé à tuer Georges. Il se montre envers lui si froid, si agressif, que sa mère croit devoir inter-

venir. Mais elle lui parle trop durement : Richard ne peut cacher plus longtemps qu'il sait tout. La mère sanglote ; elle mesure toute l'étendue de sa faute ; elle est prête à se séparer de Georges ; mais elle ne veut pas que Richard l'assassine. Elle le supplie en vain de renoncer à ce duel : « Ce n'est pas pour moi que tu trembles», s'écrie Georges. Affolée, la mère avoue qu'elle défend le vrai bonheur de sa vie. La scène, presque invraisemblable, est d'une terrible beauté : « Songe à tout ce que j'ai fait pour toi, dit la mère. Tu vas quitter la maison, te marier, créer un nouveau foyer. Ne regarde pas derrière toi. Ne me juge pas. » Et le fils répond : « Je ne te condamne pas, mais je venge mon père qui ne se doute de rien, mais que je ne le laisserai pas être ridicule. »



Photo P. Boyer. — Vte GEORGET DE CHAMBRY (M. André Brulé) — MISS DEACON (Mlle Harlay) — Bne DE RYSBERGUE (Mme B. Bady) — Mme LEDOUX (Mme Cécile Caron) — Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI.* — ACTE III

Or, le baron de Rysbergue soupçonne la vérité. Par une habile conversation, il excite la colère que son fils ressent contre Georges, il attise sa haine, il l'oblige à se trahir. Les deux hommes se regardent profondément : ils sont bien d'accord ; ils ont décidé la mort de l'amant. Mais Maman Colibri les surveille. Elle se jette devant la porte. Elle les empêche de verser le sang de l'enfant qu'elle adore. On invoque contre lui les droits du mariage et de la famille : elle les renie. Georges est toute sa vie. Elle lui sacrifierait ses propres fils : « Va donc le rejoindre ! » s'écrie le baron de Rysbergue, en la poussant dehors. Son choix est fait. Elle va vers l'amour.

Depuis plusieurs mois, elle vit auprès de Georges. Il a dû partir en Algérie pour faire son service militaire. Elle l'a suivi. Elle a choisi sur une colline une villa toute blanche au milieu des orangers. L'eau chante dans les bassins. Au loin s'étire et frémit la mer. Colibri veut que la maison soit belle pour accueil-

lir, le soir, son jeune amant. Elle fait la lumière mystérieuse et douce. Elle offre à ses rêveries des fleurs et des lueurs de féerie. Elle n'est plus elle-même qu'un être de passion et de joie. Sa chevelure semble toujours prête à se dénouer et à se répandre sur ses épaules; ses robes lâches laissent son corps plus libre et plus nu; des parfums plus violents l'entourent d'une irritante griserie.

Et pourtant elle sent déjà que Georges lui échappe. Il cause à voix basse avec une jeune Américaine qui habite une maison voisine. Elle lui donne son portrait et la rose qu'elle respire. Colibri sait bien qu'elle est vaincue d'avance. Elle ne luttera pas. Elle n'adressera nul reproche à Georges. Il n'est pas coupable. Elle savait qu'il se lasserait vite de sa tendresse. Elle lui devra les



Photo P. Boyer.

Vte GEORGET DE CHAMBRY (M. André Brulé)
Bne DE RYSBERGUE (Mme B. Bady)

Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI.* — ACTE III

belles semaines qu'elle vient de vivre et surtout elle lui sera toujours reconnaissante parce qu'il lui a donné cette minute suprême où elle lui a tout sacrifié. Elle le quittera sans cri, sans larmes. Elle disparaîtra pour ne pas troubler un souvenir radieux. Elle s'en ira bientôt. Elle a déjà écrit la lettre qu'elle compte lui laisser. Elle la relit en pleurant tandis qu'auprès d'elle Georges s'est endormi et que, dans son jardin, sous le clair de lune, l'Américaine joue un air grêle et mélancolique.

Pauvre Colibri! Elle est revenue à Paris. Elle est ruinée. Elle est presque vieille. Elle frappe à la porte de Richard qui s'est marié. Demande-t-elle de l'argent, un asile? Elle veut surtout voir son petit-fils. Sa tendresse maternelle s'est réveillée en apprenant la naissance du bébé. La femme de Richard lui avait fait jurer qu'il ne recevrait jamais sa mère. Mais peut-il la repousser? Peut-on l'écarter du berceau? Elle a pleuré devant le bébé et la bru n'a pu retenir ses larmes. Maman Colibri vivra modestement, non loin de; es enfants. Ses malheurs effacent ses fautes.

Elle est très humble. Elle refuse pourtant de renier l'amour qu'elle a éprouvé, qu'elle éprouve toujours peut-être, pour Georges. Elle se tait. Elle ne demande même pas comment son mari a supporté son abandon. Elle ne voudrait sans doute point rentrer dans la demeure conjugale. Mais M. de Rysbergue ne songe pas à lui en ouvrir les portes. Il n'a plus de haine ni de jalousie. Il comprend son cas, mais il n'a point la force d'oublier. Il demeure asservi à la morale chrétienne bien qu'il en sente la fragilité. Il recommande seulement à Richard d'être bon pour sa mère et de subvenir à ses besoins. Elle n'est pas responsable; elle est, comme toutes les femmes, soumise à d'obscurs instincts qui font les héroïnes et les grandes criminelles. Il semble maintenant qu'elle n'ait plus qu'un souci, c'est de chérir l'être incertain et vague qui a vu le jour, il y a deux mois à peine. Elle n'est plus l'amoureuse, elle n'est plus Maman Colibri. Comme elle le dit elle-même, — et c'est le dernier mot de la pièce, — elle est la grand'mère.

Le rôle de Maman Colibri domine la comédie de M. Henry Bataille. Madame Berthe Bady l'a tenu en grande artiste. On pourrait peut-être souhaiter qu'elle fût, au premier acte, plus légère, plus frivole. Mais elle a exprimé avec une admirable intensité les joies et les angoisses de cette amoureuse, la violence avec laquelle elle protège son amant comme une bête défend ses petits, sa mélancolie profonde devant la rupture prochaine et inévitable, sa déchéance et sa douleur en revenant vers la famille qu'elle abandonna.

M. Louis Gauthier dégage la souffrance poignante, la colère, la pitié qui torturent Richard : sa sincérité et sa délicatesse lui ont valu un légitime succès. M. André Brûlé est parvenu à ne pas faire de Georges un être sec et antipathique ; il est d'une séduisante élégance et d'une inconscience très naturelle : ce n'était pas une tâche aisée. M. Lérand a le talent de nous laisser apercevoir les sentiments tumultueux contre lesquels se défend la volonté de M. de Rysbergue.

Mademoiselle Yvonne de Bray a eu le courage de jouer nettement le rôle d'abord antipathique de Madeleine, la femme de Richard. Elle a invoqué d'une voix coupante les droits cruels de l'honnêteté. Elle a su ensuite s'attendrir et nous dévoiler la bonne nature que les préjugés mondains n'ont pas encore réussi à détruire totalement. Mademoiselle Harlay nous a fort heureusement montré la grâce audacieuse, provocante, de la jeune Américaine qui se fait aimer de Georges.

Un débutant, M. Grésy, a fait preuve d'une jolie émotion dans le personnage de Paulot, le jeune fils de Madame Colibri : sa gaucherie même l'a heureusement servi. Des artistes comme MM. Joffre, Roger Monteaux, Baron fils, n'ont que des rôles épisodiques. M. Joffre dessine avec esprit la silhouette inquiétante d'un directeur de journal. M. Roger Monteaux donne une aimable allure à un jeune viveur et M. Baron fils, dont le talent est très sûr, montre du naturel, de la bonhomie, de la drôlerie dans un personnage de *bon garçon* qui n'a point de malice. Nous ne pouvons admirer que pendant peu de minutes la beauté et la toilette de Mademoiselle Paule Andral et elle n'a que quelques répliques pour nous permettre d'apprécier sa voix mordante. Les femmes de chambre sont figurées par la blondeur attrayante de Mademoiselle de Mornand et par la beauté énigmatique de Mademoiselle Welsonn. Mademoiselle Becker, aux yeux rieurs, représente une nourrice. C'est une agréable domesticité.

Mademoiselle Cécile Caron nous apparaît sous les traits de la respectable Madame Ledoux. C'est une vieille femme qui eut d'illustres aventures. Elle fut aimée follement. Elle s'est retirée en Algérie et soutient des œuvres philanthropiques. C'est l'image de l'avenir qui attend Maman Colibri si elle ne se réfugie pas



Photo P. Boyer. — LA NOURRICE (Mlle Becker) — MADELEINE CHADEAUX (Mlle de Bray) — LOUIS SOUBRIAN (M. Baron fils) — *Décor de M. Amable.*

VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI.* — ACTE IV

auprès des siens. Mademoiselle Cécile Caron n'a peut-être pas donné à ce personnage toute sa valeur symbolique, mais elle nous l'a présenté avec un évident souci du pittoresque.

La pièce est bien mise en scène. Les accessoires sont choisis avec soin. Les décors sont jolis et l'on a particulièrement aimé celui qui nous montre la villa d'Algérie où Colibri vit auprès de Georges.

M. Porel a apporté une attention toute spéciale à monter la comédie de Henry Bataille. Il a senti qu'elle dépassait de beaucoup les pièces qui sont ordinairement jouées sur nos théâtres. C'est l'œuvre d'un véritable artiste. Elle donne souvent l'impression du chef-d'œuvre et, si l'on est violemment secoué par sa puissance tragique, on a pourtant le loisir d'admirer la beauté pure et parfois subtile du style, la vie et la netteté du dialogue.

M. Henry Bataille a ce rare mérite de traiter franchement et avec une logique impitoyable le sujet qu'il a choisi. Les situations dangereuses ne l'effraient pas. Il ne songe pas à les éviter. Il n'a pas recours, pour se dérober, aux artifices dont font trop souvent usage les hommes de théâtre : il va droit devant lui, jusqu'au bout.



Photo P. Boyer. RICHARD DE RYSBERGUE (M. L. Gauthier) Bne I. DE RYSBERGUE (Mme B. Bady) Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *MAMAN COLIBRI.* — ACTE IV

Un fils n'hésite pas à examiner la conduite de sa mère, et il songe à provoquer son amant. Une mère abandonne son foyer et ses enfants pour s'enfuir avec l'adolescent qu'elle adore. Nous ne sommes pas devant des êtres qu'ont amollis de longues années de civilisation. Les personnages de M. Henry Bataille sont ardents, jeunes, violents comme les héros de nos tragédies et de nos drames.

Il s'est toujours intéressé aux êtres un peu primitifs. Dans la dédicace de son volume de vers il adresse un salut aux bergers qui mènent leurs troupeaux sur les montagnes, aux environs de Narbonne. Les hommes et les femmes aux intelligences les plus cultivées quand ils subissent l'amour, deviennent aussi simples que ces pâtres. La passion que chante Bataille fait tout oublier aux amants : elle leur voile jusqu'à la beauté simple de la nature :

Nature, ma nature, ombres, charmes, nuances,
Délicieux amis, je ne vous verrai plus.
Vos calmes voluptés, vos molles transparences,
Et la nuit au grand cœur, je ne les verrai plus !

Car je suis mort à vous, venant de naître à elle,
Car votre émotion ne se partage pas,
Et c'est de vous quitter que je me sens plus las,
J'ai perdu votre goût profond et naturel.

Mais ce n'est pas vrai que les amants n'aperçoivent plus l'harmonie des choses. Tout l'univers est bouleversé par leur passion : cependant le monde ne se transforme que pour devenir docile à leurs caprices, que pour répondre à leurs appels :

Lorsque tu tends vers moi les paumes de tes [mains,
Ce n'est pas seulement moi qui m'y précipite,
C'est tout l'azur du ciel, le soleil des chemins,
Qui viennent d'un élan, vers elles, si petites !

Il semble qu'après moi, tout suive, à leur appel,
Vers la maîtresse unique et la raison des jours.
De l'horizon, bois, plaine, onde, ciel, tout [accourt !
Et l'immense univers va se poser en elles.

NOZIÈRE.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

LA GUEULE DU LOUP

PIÈCE EN TROIS ACTES, DE M. MAURICE HENNEQUIN ET PAUL BILHAUD

VOILA une exquise et amusante comédie d'amour dont la gaieté légère ne verse pas dans la charge, dont l'intrigue et les quiproquos ne vous donnent pas l'impression d'avoir été déjà mis à toutes les sauces, dont certaines scènes sont charmantes et tout près de la vie, en un mot, le spectacle par excellence où ceux qui, après un bon dîner, veulent passer une agréable soirée et ne se sentent pas plus de goût pour les vaudevilles graveleux et insanes que pour les pièces à thèse, ne regretteront pas leur argent.

Boniface Barentin est en train de construire, tout là-bas, à Grenelle, un hôtel du style le plus moderne pour le compte de son ami Gaston Chalindrey, type accompli de ce que nos voisins d'Outre-Manche appellent un *professional lover*. Et tandis que l'excellent architecte se morfond des heures sur le chantier à attendre ce client qui vaut son pesant d'or, celui-ci s'énerve de ne pas voir venir dans la garçonnière où il lui a donné rendez-vous, la jolie petite Madame Barentin, jeune personne encore mal entraînée et qui hésite chaque fois au dernier moment à se risquer dans la gueule du loup. Tout a une fin, même la vertu la plus solide. Gilberte Barentin ne saurait plus résister longtemps à la tentation, s'apprête, de guerre lasse, à aller goûter au fruit défendu, lorsque surviennent très à propos les Planturel. M. Planturel est quelque peu magistrat à Châteauroux où sa femme Antoinette, adorable Parisienne déracinée, se meurt d'ennui.



Photo P. Boyer. — ANTOINETTE (Mlle B. Cerny) — GILBERTE (Mlle S. Carlix) — BARENTIN (M. Germain) — PLANTUREL (M. Landrin) — BAPTISTE (M. Marchoj) — Décor de M. Amable.

NOUVEAUTÉS. — *LA GUEULE DU LOUP*. — ACTE Ier

Elle aussi n'est allée qu'au bord du gouffre, n'a eu jusqu'à ce jour qu'un semblant de passionnette, a su se ressaisir à l'instant critique. Elle réussit à confesser l'imprudente qui va se perdre, à lui faire entendre raison. Une honnête femme, lui affirme-t-elle, n'a le droit de jouer à l'adultère que si son mari la trompe. Gilberte éludera le rendez-vous mais à la condition que la sage Antoinette ira à sa place, arrangera les choses. L'aventure se complique. Vous avez deviné, j'en suis sûr, que le Monsieur avec qui naguère Madame Barentin a failli faire le faux pas n'est autre que Chalindrey. Et comme le feu couvait sous la cendre et que Gaston s'entend mieux que personne à enjôler les femmes, est tout à fait décidé à ne pas laisser échapper une aussi bonne occasion de prendre sa revanche ; la leçon de morale se termine en duo de tendresse.



Photo P. Boyer.

ANTOINETTE (Mlle B. Cerny) — BARENTIN (M. Germain) — GASTON CHALINDREY (M. Noblet) — *Décor de M. Amable.*

NOUVEAUTÉS. — *LA GUEULE DU LOUP*. — ACTE III

Je m'empresse d'ajouter que des circonstances imprévues, — n'est-il pas un Dieu pour les amoureux! — lui ont presque donné le droit d'en arriver là, de s'absoudre soi-même. Par hasard, en effet, mettons par le plus grand des hasards, dans l'immeuble de la rue La Boétie où Chalindrey a son aimoir, demeure une certaine Émilienne Dupont d'Arcole, cocotte de son état. La demoiselle partage ses faveurs entre un protecteur attitré que les gens de la maison appellent le vieux crétin et un mystérieux Monsieur de la campagne qui, pour des raisons trop longues à vous raconter, se dissimule sous le nom du père Adam. Le vieux crétin c'est l'architecte et le folâtre père Adam qui marche sur ses brisées, le magistrat. Le valet de chambre de Chalindrey, drôle effronté, qui tient absolument à être renvoyé et à ne pas faire ses huit jours obligatoires, s'ingénie à heurter les unes contre les

autres toutes les marionnettes de la boîte, procure ainsi, sans le vouloir, une conquête de plus à son maître.

Cependant l'histoire s'arrange. Antoinette qui, dégrisée, avait résolu de rompre sans retard avec Chalindrey, de se réfugier aussitôt à Châteauroux, change d'idée et de projet, renonce à faire la retraite lorsque cet amant, subtil et averti, paraît ne s'émouvoir qu'à fleur de peau d'une aussi brusque et aussi belle conversion, lui annonce qu'il donnera à nouveau l'assaut à Gilberte. Madame Barentin s'inquiète de son côté de la mission délicate et pleine de péril qu'elle avait confiée à son amie. La coupable se trouble, s'embarrasse dans ses mensonges, en est réduite devant les questions qui l'assaillent coup sur coup au plus terrible des aveux. Gilberte s'attendrit plus qu'elle ne s'irrite, passe définitivement la main, revient au bonheur conjugal, aux sensations de



Photo P. Boyer. EDGARD (M. Torin) HORTENSE (Mlle Morgan) GASTON CHALINDREY (M. Noblet) Décor de M. Amable

NOUVEAUTÉS. — *LA GUEULE DU LOUP.* — ACTE II

tout repos. Et l'architecte, enchanté d'avoir fait nommer Planturel à Paris, ouvert le disque, si j'ose dire, à Gaston et à Antoinette, tombe repentant aux genoux de sa femme.

« Les hommes seraient bien malheureux s'ils n'avaient pas leurs femmes pour les consoler des infidélités de leurs maîtresses. »

Cette pièce est admirablement interprétée par M. Noblet, si fin et si distingué, par M. Torin, si drôle, si fantaisiste, par M. Germain et M. Landrin qui personnifient avec un entrain endiablé l'architecte et le magistrat, par Mademoiselle Carlix, de plus en plus délicieuse.

Mademoiselle Cerny a prouvé à nouveau qu'elle est l'une des meilleures comédiennes d'aujourd'hui, et son succès a été triomphal.

RENÉ MAIZEROY.

THÉATRE MOLIÈRE

Leur Gourme

Pièce en trois actes, de M. MAURICE LANDAY



Le théâtre des Bouffes-du-Nord est devenu le théâtre Molière. La vieille salle du quartier de La Chapelle se pare de nuances *crème* et *chaudron*. Elle a de larges escaliers de bois sculpté. Renonçant aux anciennes poussières et aux mélodrames surannés, elle a d'abord accueilli l'œuvre d'un nouvel auteur.

M. Maurice Landay est un admirateur de Brieux. Il a tiré un roman de la fameuse pièce, *les Avariés*. Les trois actes qu'il vient de faire représenter traitent un sujet qui n'est pas indifférent à l'auteur de *Maternité*. On se rappelle que Brieux s'était révolté contre la loi qui ne protège pas la jeune fille, qui ne défend pas la fille-mère. *Leur Gourme* soutient la même thèse. C'est un ardent plaidoyer en faveur de la loi sur la recherche de la paternité. M. Maurice Landay constate, non sans dégoût, que les fils de la bourgeoisie française passent leur jeunesse à corrompre de petites ouvrières. Il est convenu qu'avant de se marier et de fonder un foyer, ils doivent jeter *Leur Gourme*. Ils se détournent des filles qu'ils jugent intéressées, peu sentimentales et dont ils redoutent la mauvaise santé. Les femmes du monde les effraient souvent. Ils n'ont qu'un goût médiocre pour les complications ou les drames de l'adultère. L'ouvrière, au contraire, est une proie agréable et facile. Elle est destinée à devenir la maitresse du fils de famille.

C'est ainsi que Madeleine Ramon s'est donnée à Henri Lardens, le fils d'un député. Madeleine adore Henri. Elle ne voit pas qu'il est semblable à ses amis Julien et Gaston, qui grisent de champagne des trottins et qui s'en amusent pendant quelques semaines. Henri n'est d'ailleurs pas un cynique. Il s'attendrit facilement, mais il se reprend bien vite. Il ne veut pas compliquer sa vie. Ses parents lui ont d'ailleurs répété qu'il ne fallait jamais briser son avenir. Il ne suivra pas l'exemple de son camarade Jacques Rieux, qui a rompu avec sa famille et qui a épousé sa maitresse. Dès qu'il apprend que Madeleine est enceinte, il disparait.

Ce premier acte est rapide et assez dramatique. Le deuxième acte est volontairement artificiel. Ici, nous songeons encore à Brieux, mais surtout à Octave Mirbeau. C'est une pure fantaisie qui permet à l'auteur de critiquer violemment la société.

Il est peu probable qu'un commissaire de police reçoive par hasard, dans une matinée, la fiancée d'un jeune homme, ce jeune homme et la maitresse de ce jeune homme, quand ces trois personnes se présentent à son bureau pour des motifs tout à fait différents. Après avoir quitté Madeleine, Henri a pris une nouvelle maitresse et il s'est ensuite fiancé à Henriette d'Ordinot. Bien qu'elle ait été élevée par une mère bien sotte et peu charitable, cette jeune fille s'intéresse aux œuvres d'assistance sociale. Elle a créé des crèches, des refuges pour les femmes en couches. Elle vient exposer ses projets au commissaire de police, qui s'y intéresse. A peine est-elle sortie que nous voyons entrer Madeleine Ramon. Elle a un fils, mais elle n'a plus de lait pour le nourrir. Elle est dans la misère. Elle réclame l'assistance de la loi. Le commissaire ne peut que lui remettre un secours. Voilà donc ce que la société fait pour les mères! Le Code ne les protège pas et l'initiative individuelle, — représentée par Henriette d'Ordinot, — est encore impuissante à soulager tant de douleurs.

Et l'enfant ? Que fait-on pour l'enfant ? Le député Rabert se présente au commissariat pour voir un cambrioleur qui a été arrêté la nuit précédente dans son hôtel. Ce cambrioleur est un fils naturel qu'il abandonna jadis. Mourant de faim, il a volé son père. Il possède des lettres de Rabert qui prouvent sa paternité. Il s'en servira devant les tribunaux. Effrayé par le scandale, Rabert retire sa plainte et il reconnaitra son fils. Le commissaire sourit avec pitié.

L'enfant et la maitresse, dans l'état actuel de la société, n'ont qu'un recours : la violence. Henri Lardens en fait l'expérience. Sa nouvelle maitresse lui a déclaré qu'elle le tuerait s'il l'abandonnait pour se marier et il implore la protection de la police. Le commissaire éprouve une joie profonde et vengeresse à la lui refuser. Pourquoi arrèterait-il cette femme ? Ce serait un abus de pouvoir. Nul témoin n'a entendu ses menaces. Le commissaire est insensible aux cris de Henri et aux hautes influences dont il prétend disposer. Il le met brutalement à la porte.

La nouvelle maitresse de Henri ne le tuera d'ailleurs point. Quelques billets de banque l'ont désarmée. Le revolver qu'elle avait acheté est là, sur le bureau de M. Lardens, le père de Henri. Rien ne parait s'opposer désormais au mariage. La fiancée, Henriette d'Ordinot, regrette bien que Henri ne s'intéresse pas à ses œuvres philanthropiques et qu'il se permette de railler lourdement le socialiste Trembes qui développe devant lui un projet de loi sur la recherche de la paternité. En souriant, Henri se fait pardonner son irrévérence et les deux jeunes gens laissent Lardens à ses graves occupations : c'est le jour où il reçoit les électeurs et les pauvres de son quartier. Il distribue quelques pièces de cinq francs à des ivrognes qui pensent bien. Mais une femme se présente, très grave. C'est Madeleine Ramon. Elle dit sa lamentable histoire. Elle a été séduite, elle est mère, elle est abandonnée. Elle n'a plus de travail. Il faut pourtant que son enfant vive ! Lardens est ému : « Pourquoi ne vous adressez-vous pas à la famille du coupable ? dit-il. — C'est ce que je fais : c'est votre fils qui est le père de mon enfant. »

Lardens fait appeler Henri et tous deux cherchent à négocier avec cette malheureuse. Ils lui offrent cent francs, cinq cents francs, mille francs. Elle refuse ; elle veut une rente qui assure la vie de son enfant. Les deux hommes perdent patience. Henri injurie celle qui a tant souffert par lui et pour lui. Lardens fait appeler des sergents de ville pour la jeter à la porte. Affolée, Madeleine aperçoit sur le bureau le revolver que Lardens a enlevé à la nouvelle maitresse de son fils. Elle saisit l'arme et d'une balle abat Henri.

Ce dénouement rapide, violent, a paru très logique. Puisque la loi ne protège pas encore la femme, il faut bien qu'elle se fasse elle-même justice.

Cette pièce est fort bien jouée par la troupe du théâtre Molière. On apprécie l'élégance de M. Camis, qui tient le rôle de Trembes, le député socialiste, M. Rambert nous présente un commissaire de police très digne et très humain. M. Castelli a montré une gravité pompeuse sous les traits du député Lardens et M. Raiter évoque, avec un comique un peu violent, son collègue de la Chambre, Rabert, qui se voit obligé de reconnaitre pour son fils un cambrioleur. Mademoiselle Claude Ritter a soigneusement composé le caractère d'Henriette d'Ordinot et Mademoiselle Renée Launay est une logeuse assez pittoresque.

Mais il faut louer tout particulièrement l'émotion sobre de M. Desplanques ; il figure le pauvre Jacques Rieux qui fit son devoir en épousant sa maitresse et qui tombe dans la misère, abandonné par sa riche famille. M. Berthez a droit à tous les éloges pour son interprétation du rôle de Henri Lardens, il en a mis en valeur l'inconscience farouche et la cruelle bonhomie. Surtout Mademoiselle Hélène Gondy a montré un rare talent. Elle est touchante et noble. Dès son entrée en scène elle concilie à la malheureuse Madeleine Ramon les sympathies du public. Mademoiselle Hélène Gondy fait songer à Madame Andrée Mégard et ce n'est pas un faible mérite.

ASPERTINI.



Photo P. Nadar.

THÉATRE MOLIÈRE

(ANCIEN THÉATRE DES BOUFFES-DU-NORD)

LEUR GOURME

Madeleine Ramon. — Mlle Hélène Gondy



Photo Walery.

Mlle ALICE BONHEUR

Rôle de *Marjore*. — *COUNTRY GIRL*. — OLYMPIA

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



Photo P. Nadar.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

LA GUEULE DU LOUP

Gilberte. — Mlle Suzanne Carlix